Laurent Dubreuil

PURES FICTIONS

L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

DE L'ATTRAIT À LA POSSESSION. MAUPASSANT, ARTAUD, BLANCHOT, Éditions Hermann, 2003.

L'EMPIRE DU LANGAGE. COLONIES ET FRANCOPHONIE, Éditions Hermann, 2008.

L'ÉTAT CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE, Éditions Hermann, 2009.

À FORCE D'AMITIÉ, Éditions Hermann, 2009.

LE REFUS DE LA POLITIQUE, Éditions Hermann, 2012.

Extrait de la publication

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée
par Ludovic Escande

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Laurent Dubreuil

PURES FICTIONS

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

Que se passe-t-il lorsque les fictions désobéissent ? qu'elles ne se laissent plus canaliser par telle ou telle forme ? lorsqu'elles ne se font plus rares ? Elles habitent chaque pièce du réel ; elles occupent toutes nos vies, nous envahissent.

L. WOOD

Extrait de la publication

1

Les fondus enchaînés

Entre les scènes, les images se superposent. Je vois le présent à travers ma mémoire factice ; je suis là-bas, depuis ici. Chaque plan, sous cet autre, point déjà, qui dérange l'ordonnancement de l'instant d'avant. L'expérience de ma vie est comme succession de fondus enchaînés. Que les scènes se ressemblent ou non, elles s'associent. Ce truc de cinéma se fait alors mécanique d'agencement pour mon existence, il prend une valeur introspective. Outre ce qu'il montre et pense, il illustre et guide le mouvement qui perd parfois mon esprit. Suis-je ainsi le seul ? ou se peut-il que ma propre confusion ouvre sur un trouble partagé par les nombreux vivants d'un âge sillonné de formes et fictionnalités ? Si, sauvage, je communiquais avec des inconnus en ce mélange presque incessant, voilà qui donnerait preuve (indice, sinon) que nous subissons le même débridement du monde.

Je dois maintenant citer des exemples. — La première fois que j'entrai à Notre-Dame-de-Lorette, je semblai apprendre l'histoire de cette église réservée

aux filles des rues, je ressentis une émotion que ne justifiait pas l'architecture. Je me souviens qu'une femme à l'intérieur nous avait longuement parlé du bâtiment. Bien plus tard, relisant *Aurélia* que j'adorais adolescent et que j'avais ensuite négligée, reprenant donc ce récit dont je tomberais de nouveau amoureux, je retrouvai le quartier des lorettes comme le lieu du livre où s'inverse la course nocturne du narrateur dans Paris. C'était cette église de l'abbé Dubois décrite par Nerval que j'avais devinée en y pénétrant en quatre-vingt-quatorze, et les réminiscences se recouvraient. Mon sort face au transept de la Notre-Dame des jeunes délaissées résultait d'un sentiment différé, comme de l'inconsciente intrusion d'une *vision* romanesque ; je regardais depuis une fenêtre opaque. Aujourd'hui que mon ami d'enfance réside en ce quartier, à deux pas de l'église, il me suffit de sortir de chez lui entre le soir et l'aube, d'apercevoir le bout de la nef éclairée par les phares des voitures, pour en ce point précis me sentir encore plus d'un siècle et vingt ans en arrière, pour me situer dans les recoupements de ces endroits inventés. — Nous roulons à tombeau ouvert sur Mulholland Drive. La route est escarpée, nous sommes dans le noir. De temps en temps, d'autres véhicules sortent de l'ombre, l'un a failli entrer en collision avec nous. Sur la droite, au gré des virages, apparaît intermittent le quadrillage lumineux de la ville sans fin. Je m'attends à tout, à l'accident, à devoir m'extraire de la carcasse froissée de l'automobile, à descendre désorienté vers Hollywood au milieu

Extrait de la publication

des buissons du maquis et de l'aboiement des coyotes, à passer dans un film dont les personnages seront dévorés à leur tour par une boîte noire. — La racine de bois flotté s'est enfichée dans la plaine ; elle donne au plateau l'allure d'une grève. À moins qu'un fidèle ne l'ait semée en terre, avec les dents du dragon, d'où pousseront demain les membres d'une armée fantastique sauvant les Argonautes. — Du pont sur l'Arno, les collines lointaines se détachent sous le soleil des toiles de la Renaissance toscane. Le changement des couleurs au cours du jour produit cent fonds différents pour le tableau où je me peins. Je tourne la tête, Florence est en Norvège : s'immobilisent sur le pont des passants aux visages aplatis, un cri si intense qu'il est inaudible parcourt la nature et un ciel chamarré par le vent. — Les gradins sont gelés le long de la chute d'eau, l'escalier se rétrécit pour mener au quatrième étage, un éclat de marbre manque à la marche d'avant le palier de l'internat, et la rampe est trop haute pour qu'enfant je l'atteigne.

Quand sortit le film *La ligne rouge*, peu voyaient, par-delà sa splendeur ou le choc cruel des armes, comment la transfiguration du montage produisait un poème composite. Dans mon premier enthousiasme pour Terrence Malick, je m'inquiétais de ses plans si courts : ne risquaient-ils pas de se transplanter trop aisément dans la vaine syncope du télévisuel ? Je sentais que l'entrelacs pictural et sonore rédimait pourtant cette brièveté. La suite de l'œuvre me confirmait.

Mieux, elle m'aidait à comprendre un autre enjeu de ce cinéma, qui provoque d'une image donnée les inédites conditions d'une autre ; esthétique de la merveille. Il me fallut plus de réflexion pour saisir la singularité de ces fusions, qui montrent une façon d'être perturbé par les lacets des idées, des fictions, des affects. En proposant sa *théorie* du montage, Eisenstein avait l'ambition d'agir directement sur la chose mentale, voire de reproduire au cinéma un tour de pensée, qu'il trouvait à l'œuvre dans la dialectique, le kabuki ou l'écriture japonaise. Comme on assemble des parties différentes en un idéogramme et modifie la portée de deux signes isolés qui, combinés, signifient autrement, un choc entre les images filmées résulte en une impression forte et durable, qui rompt avec le linéaire de la causalité, de l'intrigue, assurait Eisenstein. L'automatique illusion du déroulé ne me plaît pas, elle aboutit à la *monoforme* que décrie Peter Watkins ; le conflit visuel est une échappatoire, comme l'est la disjonction ; les longs plans-séquences aussi ; et le fondu, donc. J'ai un ami qui collectait les images louches, ces bêtes baroques surgissant à la seconde où s'évanouit le crocodile sous la naissance du feuillage, ces monstres bifaces au moment de la transition entre les visages. Plus que le résultat de l'hétérogène, je me soucie d'un emportement qui se continuerait, et continuerait. La maîtrise du plan chez Malick, venant d'une époque de l'art dorénavant oubliée, voire qui ne fut jamais, a sa contrepartie dans la fuite et précipitation des fragments. La figure du tout n'en surgit point.

Extrait de la publication

Il me reste les parcelles de l'insaisissable, et leurs connivences. Cette surimposition est ma plus grande idiosyncrasie, la force d'entraînement de ma psyché. Cependant, elle est un lot pour plus d'un, favorisée par la multiplication des fictions exhibées, relatées, contemplées, visitées, auxquelles nous nous rendons.

Il s'agirait dès lors de *confondre les fictions* — les emmêler, à en avoir le tournis, afin de les mieux exposer. J'ignore s'il y eut une terre d'avant le contrat social, peuplée de créatures humaines évoluant dans l'unique dimension, innocentes du reste hors cet *hic et nunc*. Le dispositif de la mémoire, les traces de l'ocre retrouvée sur les bijoux des premiers hommes, leurs sépultures font penser que pour nos hirsutes ancêtres le réel était également à même de se faire envahir de suppléments. De la préhistoire aux âges classiques, les séparations étaient-elles plus étanches, préparait-on plus sagement les divisions ? Quelles qu'aient été les configurations passées, potentielles, ou putatives, je suis pris désormais de cette grande confusion, et ne vois quelle révolution, quelle bombe atomique, quel tsunami mettrait un terme au phénomène. Au crépuscule des civilisations, quasi exterminé, résidant dénudé sur la steppe radioactive, nourri des derniers fruits corrompus comme de la peur des grondements inexplicables derrière l'horizon, cesserais-je une seconde de m'imaginer ailleurs ? N'aurais-je pas au contraire la

Extrait de la publication

meilleure des récompenses à me croire mené vers des jungles heureuses, plutôt que de m'obstiner à la délimitation de mon triste contexte ?

Je mélange. Le puriste que j'abrite s'en irrite, qui plaide pour un supérieur respect du divergent ; la superposition vainc. Facilité de nos objets de musique mobile ajoutant leur bande-son aux paysages : le quatuor à cordes de Górecki retentit dans les plaines d'Arizona, la musique électronique se répercute au fond du canyon, la trompette solitaire de *Doctor Atomic* s'entend sur la plage, le troisième concerto brandebourgeois fait ressembler la cascade et les gorges d'Amérique à la taïga touffue du grand cinéma russe. Je ferme les yeux au campus, la sonnerie du campanile est celle des quatre clochers au haut de Bergame, le carillon désaccordé que j'évoquais dans les dernières pages d'une nouvelle sur la Troisième Guerre mondiale. Le bus qui vient de rouler au large de la maison si bruyamment que j'en suis sorti de mon écriture, je le dois prendre de la Villette à Berlin comme vingt ans auparavant, ou demeurer prisonnier d'un film sépia, dont j'ai oublié le titre, pas l'impression d'angoisse, qui aussitôt revient électriser mon épine dorsale. Et tous les déjà-vu, courts-circuits de mon activité cérébrale, par quoi les trois secondes au bas de la colline égalent parfaitement la vision d'un rêve, ou le moment d'après.

Je perds pied. À force de recouvrements, je ne suis plus nulle part, sinon dans l'enchaînement ; ou en tout lieu, *ubique diabolus*. Je ris en écoutant cet édito-

Extrait de la publication

rialiste tenter d'argumenter : les jeunes gens ont tué par la faute d'un jeu vidéo trop violent, qui absorba le sens de ces adolescents assassins, « incapables de plus distinguer le virtuel ». Vieux procès. Il se pourrait arriver *plus* et *moins*. Nous avons depuis longtemps délégué l'essentiel de nos pensées, mémoires, promesses aux livres, aux images. Une multitude d'écrans, de sons, de choses nous appellent, nous rappellent, nous épellent nos noms, âges, qualités, dimensions, ambitions. Si le réel se borne à ce que perçoivent ici maintenant les sens naturels d'un esprit éveillé, sain, coupé de systèmes cognitifs extérieurs, alors tous les *je* à qui je feins que je parle en ces phrases entament un drôle de *déplacement*, tandis qu'ils me suivent et m'entendent. Si en revanche la fiction sourd d'un écartement du réel, d'un hiatus dans la prose du monde, d'un léger accroc sur son étoffe, la *réalité* même ne nous est cédée que fugace, subreptice et sur le point de se dissoudre. Je gage qu'elle est d'autant mieux perçue que s'étirent *n* fois les mailles d'un réel tissé de fictions. Mais l'évidence de cette réalité, provenant justement de sa déhiscence, de sa carence, rend ledit univers objectif tout *insuffisant*. Ainsi, les meurtriers Eric et Dylan abattant à bout portant leurs camarades d'école ne commirent pas le massacre à cause d'une ivre assimilation entre les couloirs de *Doom* et ceux du lycée de Columbine. Ils distinguaient les deux plans. Las, ce n'était pas assez pour eux que d'avoir cette base arrière au Colorado et les moyens d'une fugue vers la terreur électronique. *Teenagers* minables d'une ville à

vomir, ils transmirent leur dépit par une tuerie censée conférer à leur nullité quelque grandeur négative. Ce que je me sais honteusement partager avec eux : un dédain, que décuplent les fictions multipliées, pour ce qui serait sans plus. Nous nous fictionnalisons comme jamais — c'est-à-dire que nous écartons la chose pour lui faire admettre en son lieu son au-delà —, et la fiction devient réelle, pendant que la *réalité* nomme la dérangeante possibilité que cela se passe qui ne soit pas et néanmoins advienne. Ce ressort de l'esprit est à l'envi sollicité par les délégations machiniques que nous consentons. S'ensuit un fonctionnement effréné de notre intellect, qui va continuer sur ce rythme à faire des rapports. Rien n'est neuf là-dedans, à part l'extrême intensité. Les deux tueurs de Columbine n'étaient pas victimes d'un dérèglement en vertu duquel tout était jeu vidéo ; il leur pesait au contraire qu'outre les surimpositions, la vie implacablement en revienne à *baisser d'un cran.*

La confusion des scènes se superposant n'est pas une perte de repère. Elle se déduit du vertige causé par le contraste entre l'immobile réalité, qui nous reste étrangère, et nos mouvements heurtés, répétés, contradictoires. De me rendre sans arrêt d'un niveau à l'autre, j'ai, pour l'écrire avec des mots simples, tellement mal au cœur. L'indisposition se combine au dégoût pour ce qui serait, et que me dévoile chaque secousse fictionnelle. Mon malaise fait contagion.

Extrait de la publication

En *même* temps, je garde pour projet paradoxal de me livrer à ce jeu si bien que je puisse le confondre, lui, démonter ses règles, reprendre la main. Technique : se saturer de fictions avant d'assembler un art du montage savant et sensible. On collectera des chutes de la tapisserie du monde, le brin minuscule, le fil transparent, si l'on distingue en eux de quoi tramer. Il y va d'un discernement exercé, d'une attention scrupuleuse, exigeante, d'un opiniâtre refus du tout-venant. Une erreur en la matière serait de s'imprégner de n'importe quoi, sous prétexte qu'une beauté, qu'une joie finiraient par surgir. On risque plus de s'assourdir à se laisser insulter par la banalité de l'indistinct. Je ne compte pas retenir à égalité la vidéo postée par l'analphabète filmant son chien des chaussettes aux pattes et le panache jaunâtre des fumées toxiques sous la caméra d'Antonioni. Je suis désolé, je ne suis pas très cool. Les hiérarchies des moyens et des arts sont à mon sens très estompées, mais en chacun d'eux doit se produire l'avènement d'un enthousiasme. Agrandir l'empan des fictions, augmenter le pouvoir qu'elles exercent sur soi comme acteur et spectateur — à condition de ne pas équivaloir par principe, à condition de choisir une méthode qui requière une minutie, qui risque les mises en abyme. Quand la sollicitation n'a plus de nombre, mieux vaut désapprendre à répondre. Quand le parfait isolement n'a pas cours, il revient de se doter des meilleures amitiés. Foin de la niaise célébration *du* contemporain.

Je ne conseillerais pas plus de se refuser à tout prix

Extrait de la publication

à la confusion, de s'obséder d'un rétablissement du réel archipur. Autre erreur banale, si antique, marquée d'une actualité plus récente, traduite comme conspiration, ou paranoïa radicale. « Rien n'est vrai, tout est truqué, mettons à bas le guignol de spectres, faisons la fête, cassons la base économique du spectaculaire, débranchons-nous de la matrice. » On fait de ces envies de belles philosophies, bâties sur une *allégorie* de la caverne, sur un *mythe* de l'histoire du capital. On en tire donc d'autres fictions, agissant par la suite, ainsi que savent les meilleurs des penseurs oraculaires. Philip K. Dick, principal pourvoyeur de ce discours réarrangé à usage des masses, flairait le piège. Il commençait par dénoncer à nouveau le fallacieux réel configuré par son autre, et cela devait, pour réussir, se dire sous la forme d'une fiction par surcroît. Il l'indiquait parfois, l'intoxication est certaine, mais le rétablissement d'un univers un n'interviendra pas. Sa compulsion polygraphique pouvait donner à l'auteur l'illusion d'une protection par la maîtrise du récit. Ou bien Dick se délectait de l'aporie, qu'il explorait par réitérations. La migration de ses thèmes, de ses hantises, de ses motifs sur supports audiovisuels et textuels les plus divers, des *comics* aux films, des jeux électroniques à la stratégie politique, donne l'ampleur efficace du malentendu. Réifié, reconditionné, généralisé, sorti du philosophème ou de l'*inventio* narrative, le récit paranoïaque vire à la promotion d'un simpliste attachement au super-réel, qu'il perfore cependant, acharné.

Extrait de la publication

Pour moi, ni la chose seule ni le n'importe quoi, mais *plus* de tout.

Compte à rebours. *Cinq*. J'ai été à cent reprises dans ce bureau blanc et bleu (« mon phare ») écouter le bruit du torrent, je ne sors plus de ces répétitions. *Quatre.* Je descends au matin de l'étage et regarde par le carreau le paysage de la veille maintenant couvert de neige. Me reprend l'excitation des enfants découvrant que leur alentour est décor. *Theatrum mundi* veut aussi dire cela, et j'ai rarement vu plus émouvant que la tombée de flocons artificiels depuis les cintres sur le plateau. Resnais ne fit pas neiger pour rien dans la salle à manger de *Cœurs*. Derrière la fenêtre, la tempête se poursuit. *Trois*. L'orage d'août a fait monter de la vallée une humide nuée qui nous enveloppe sur notre promontoire, et nous dépose aux côtés des personnages contemplatifs de Caspar David Friedrich. *Deux.* La lumière est filtrée jaune par les lames du store vénitien, je contemple mon salon en Eastmancolor. *Un.* Quelque musique de film dans la tête, je marche le long des quais. Je me détourne vers la droite. La vue de la montée vers Fourvière devient événement. J'ai du mal à le croire. Ce chemin raide que je connais depuis des années se transpose. Le grand escalier dont le bout n'est pas visible du bas, je l'empruntai certains dimanches dans la direction tout opposée de l'île Barbe, il conduit à l'ancienne citadelle italienne, je l'ai descendu à la nuit tâtonnant vers l'endroit où le vieux réverbère ne sera pas réparé, j'y étais une fois

avec la fille aux longs cheveux noirs qui me tenait la main. Je ne bouge pas, oserai-je gravir ces quatre mille quatre cent quatre marches ?

Le geste d'ouvrir le stylo plume et le Clairefontaine convoque le corpus de ma littérature interdite. Je commence un chapitre, tous les mots que je pourrais écrire apparaissent, tous disparaissent.

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 5 mars 2013.
Dépôt légal : mars 2013.
Numéro d'imprimeur : 84123.

ISBN 978-2-07-014063-3/Imprimé en France.

250672

Pures fictions
Laurent Dubreuil

Cette édition électronique du livre
Pures fictions de Laurent Dubreuil
a été réalisée le 21 mai 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070140633 - Numéro d'édition : 250672).
Code Sodis : N55026 - ISBN : 9782072486623
Numéro d'édition : 250674.

Extrait de la publication